



JANINE HANAU

« AVEC L'ÉTOILE, JE ME SUIS SENTIE MARQUÉE COMME UNE BÊTE »

Janine Hanau, née Bloch de parents juifs, a seulement onze ans lorsque la guerre éclate. Elle subit l'horreur du nazisme sous le régime de Vichy.

“ Je vivais dans la peur continue. Je savais qu'Hitler voulait tuer les Juifs et que je pouvais être arrêtée à tout moment. » Début 1941, Janine vit à Paris, dans le 20^e arrondissement, seule avec sa mère Alice, séparée depuis peu de son père, Jules. Leur vie a déjà basculé plus tôt, en août 1940, quand elles ont quitté Colmar pour passer quelques mois à Plombières, dans les Vosges, avant de s'installer dans la capitale, espérant « passer inaperçues dans une grande ville ». Janine mène une vie normale, tant que faire se peut, dans l'appartement de la rue des Pyrénées, prêté par un oncle qui assure leurs besoins financiers. Elle va à l'école communale, mais ne se sent en

sécurité nulle part. Rien n'échappe à son esprit d'enfant vif et alerte : l'interdiction d'accès aux jardins publics, de s'asseoir sur les bancs, l'obligation de prendre le wagon de queue dans le métro, le couvre-feu dès la nuit tombée ou encore l'accès aux magasins autorisé uniquement le matin, alors qu'ils ne sont pas encore approvisionnés par les halles. Et cette obligation ultime, implacable, insoutenable : le port de l'étoile jaune. « Maman et moi avons été convoqués au commissariat. Le tampon “Juif” a été apposé sur notre carte d'identité. Nous avons reçu deux étoiles chacune. J'ai pleuré et je me suis sentie marquée comme une bête. L'étoile devait être découpée et cousue sur le vêtement en haut à gauche. Elle ne pouvait pas

être seulement épinglée. Il fallait donc sans cesse la coudre et la découdre. » L'étoile leur coûte deux tickets « textile ». À l'époque, tout s'achète en tickets, que ce soit pour manger, boire, s'habiller, acheter des chaussures ou du pain. Janine a souvent faim et appréhende en permanence de sortir. Dehors, pas de réflexions, mais des regards, parfois lourds et douloureux. À l'école, les enfants sont d'une gentillesse extraordinaire. « Ils me donnaient du chocolat, du sucre. Nous étions seulement deux ou trois Juifs sur toute l'école. Je revois encore la directrice faire le tour des classes pour annoncer que quiconque se moquerait de l'écusson “Juif” serait mis à la porte sur le champ. Elle risquait quand même la prison. » Janine

ne se considère pas comme une miraculée, pense qu'elle a survécu non pas par intelligence, mais par chance et grâce à la solidarité de ceux qui ont pris des risques pour les cacher, elle et sa maman, que ce soit le soir de la rafle du Vél' d'Hiv', dans le fournil d'une boulangerie, ou en zone sud, chez les bonnes sœurs ou les paysans. Ni fière ni honteuse, Janine, qui a fêté ses 83 ans le 1^{er} mai dernier, a mis un point d'honneur à conserver son étoile toutes ces années : « Pour montrer à mes enfants et mes cinq petits-enfants comment j'ai été traitée. » Elle-même n'en croit pas ses yeux : « Nous avons vécu de drôles de moments. Je me demande parfois si c'était vrai. »

Propos recueillis le 18/06/2012 par Marion Gauze

JUILLET 1940

MERS EL-KÉBIR : « LA MER ÉTAIT EN FEU »



Le port de Mers-el-Kébir le 3 juillet 1940 vers 18 heures. La flotte anglaise se dissimule à l'aide d'écrans de fumée.

Claude Thiery a 7 ans en 1940. À l'époque, ce Lyonnais habite avec ses parents à Oran (Algérie), où il assiste au bombardement de la flotte française, dans le port de Mers el-Kébir le 3 juillet.

En juillet 1940, la vie s'écoule tranquillement à Oran pour la famille Thiery. Le père, militaire de carrière, commande le 2^e régiment de zouaves. Après la signature de l'armistice, le 22 juin 1940, entre le III^e Reich allemand et le gouvernement français de Pétain, l'Allemagne occupe la majeure partie de la France. Des bateaux de guerre de la flotte française ont quitté la rade de Toulon pour se mettre à l'abri en Algérie ; d'autres ont rejoint les ports anglais. En Algérie, on retrouve deux cuirassés, le *Provence* et le *Bretagne*, un porte-avions, le *Commandant Teste*, deux croiseurs de bataille, le *Dunkerque* et le *Strasbourg*. Parmi les membres d'équipage, il y a Lucien, 21 ans,

le cousin de Claude, qui sert sur le croiseur de ligne *Bretagne*. Dans ce département français d'outre-mer, le calme trompeur prend fin brutalement le 3 juillet 1940 avec la bataille de Mers el-Kébir. N'accordant pas crédit aux assurances données par Vichy, les Anglais mettent à exécution l'opération Catapult pour neutraliser la flotte française et éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'ennemi nazi. C'est la stupeur parmi les militaires présents sur place. « Mon plaisir en rentrant de l'école, c'était de regarder les bateaux avec mes jumelles depuis le balcon. Pour moi, le port c'était un terrain de jeu », se souvient Claude Thiery. En 1938, le petit garçon alors âgé de 5 ans a suivi son père, Marc Thiery, promu au grade de capi-

taine et affecté à Oran. Spécialiste des blindés, il prend le commandement d'une unité de soldats. Il est parti avec sa femme Odette et ses enfants Claudette et Claude. La petite famille s'installe à la Villa Gay qui surplombe le port. Elle y restera cinq ans avant de retrouver la France après la Libération. « Le 3 juillet 1940, j'ai assisté au bombardement de la flotte française. Mers el-Kébir était situé à une quinzaine de kilomètres de là », se souvient Claude. « Depuis le balcon, nous avons vu des rideaux de flammes et de fumée. Avec ma mère et ma sœur, nous nous interrogeons sur ce qui se passait. J'ai pensé à mon cousin Lucien, canonier sur le cuirassé *Bretagne*, enfermé dans sa tourelle blindée. La mer brûlait : en fait,

c'était le mazout qui s'enflammait. Quand on a appris que c'était la flotte anglaise qui avait bombardé, on ne comprenait pas. Pour nous, l'ennemi c'étaient les Allemands. Cette attaque nous était insupportable. C'était contraire aux lois de la guerre. Nous ressentions un sentiment de déloyauté ; d'ailleurs, la presse de l'époque parlait de “l'attentat de Mers el-Kébir”. La marine c'est vraiment l'arme où le loyalisme est le plus affirmé. Les Anglais sont devenus très impopulaires. » Après le bombardement, le père de Claude va aux nouvelles : son cousin Lucien a été tué ce 7 juillet 1940. Il est l'un des 1 297 marins morts durant la bataille de Mers el-Kébir.

Propos recueillis le 12/06/2012 par Marie-Christine Parra